

La saison qui danse De Roland Halbert

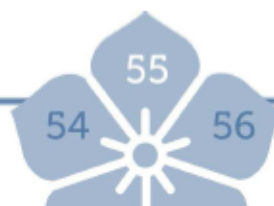
Par Marie-Noëlle Hôpital

Avec *La Saison qui danse*, Roland HALBERT nous invite à faire le mur de tous les musées. Il adopte un point de vue particulièrement innovant pour pulvériser la critique d'art traditionnelle et choisit la forme du haïbun, qu'il renouvelle avec un « *libre parcours en trente-six esquisses (plus un épilogue) dans les saisons de la vie* » d'un artiste. De même qu'il a su transformer la disposition classique des haïkus, il transfigure le genre japonais : « *je me suis écarté du genre strict pour tenter un haïbun critique, consacré aux liens directs ou indirects, aux rapports flagrants ou discrets de Toulouse-Lautrec avec le Japon, mais aussi, plus largement, à la singulière expérience artistique du peintre d'Albi* », précise-t-il dans sa brève présentation *SUR LE SEUIL*. Grand Poète, Roland HALBERT se réfère aux œuvres du passé, à Baudelaire, Mallarmé, à Verlaine et à Proust, à Bashô et Santôka, mais c'est pour mieux s'écarter de tout académisme, pour créer du nouveau. « *Au fouet verbal du haïku [répond le] trait enlevé de Lautrec dans sa capture instantanée* », souligne l'écrivain ; or, ce fouet évoque aussi « *les danseuses en fil de nerfs et en paraphe d'éclair* » si bien croquées par l'artiste. L'auteur exhorte le peintre : « *Danse, pinceau plein de rapt et d'esprit vif, danse !* », écho lointain, me semble-t-il, à *Une saison en Enfer* de Rimbaud : « *Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !* »

« *Je m'encrapule le plus possible*, écrit en outre Rimbaud à son ancien professeur, Georges IZAMBARD. *Pourquoi ? Je veux être poète.* » Pour atteindre à la plénitude de la jouissance et de l'expression artistique, Henri de Toulouse-Lautrec, lui, fréquente les filles de joie et la « *fée verte* », l'absinthe « *aux dessous glauques et risqués comme la tentation du diable* ». Les femmes sont campées dans l'éclat de leur beauté et de leur jeunesse, mais aussi dans leur déclin, malades, pauvres et vieilles, prématurément flétries :

*Dans la vitre sale
elle entrevoit – sous les rides –
ses dix-sept printemps.*

De la biographie du peintre, Roland HALBERT n'esquive rien, ni la souffrance du handicap, chutes physiques et douleur morale, ni l'exaltation liées aux drogues, au chocolat, à l'alcool, à l'érotisme, ni la descente aux Enfers, delirium tremens et syphilis, cure de désintoxication, enfermement, maladie, agonie, mort précoce, à trente-six ans. Vers et prose sont poignants, sublimes :



L'écho de l'étroit chemin

Le vent est tombé – Une anémone recueille le souffle des morts

Il faut préciser que ce magnifique poème en prose, serti de haïkus, est également un superbe ouvrage d'art, émaillé de splendides reproductions de tableaux, dessins, photos et documents, quelques-uns célèbres, mais la plupart rares, voire introuvables. Les illustrations sont originales et permettent de découvrir l'attrait du peintre pour le Japon et pour les animaux qu'il dessine avec une extrême vivacité. Mais nous retrouvons d'émouvants portraits féminins qui nous sont plus familiers, car nous avons pu les admirer aux cimaises des musées, en France ou à l'étranger.

À noter, la continuité de l'œuvre de Roland HALBERT qui visite la tombe de Toulouse-Lautrec comme jadis celle de Cadou. La cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, ville du peintre, « *enciellée d'un bleu de volière bruissante* », n'est pas sans rappeler un précédent recueil, *Chanterelle*, hommage à la patronne des musiciens. Même s'il semble difficile de rapprocher Toulouse-Lautrec et François d'Assise, l'humilité du saint mendiant peut évoquer l'itinéraire du peintre : « *il s'apparente au clochard à la mémoire embrouillée cherchant un porche hospitalier (lui qui, en compagnie d'une prostituée, a joué le mendiant, rue Laffitte).* »

Si l'auteur baptise « haïbun » son ouvrage, ce n'est certes pas la première fois qu'il s'aventure sur ce terrain, loin s'en faut. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer le caractère « haïbunesque » d'un précédent livre, recueil d'articles à haute densité poétique, *Le Pollinier sentinelle*. Mais il faudrait remonter aux *Chroniques de l'éclair*, « poème romanesque », où prose et haïkus se fondent à merveille en un tout qui transcende les genres. Les *Chroniques de l'éclair* faisaient la part belle au genre épistolaire, présent dans *La Saison qui danse*, grâce à une lettre fictive datée du 9 septembre 2015 et adressée à « monsieur Henri. » Le haïbun rassemble ainsi les domaines littéraires les plus divers : lettre, critique d'art, biographie, poésie libre, notes de lecture, haïkus... Ils fusionnent dans le creuset du forgeron des mots qui célèbre un peintre forgeron, avatar d'Héphaïstos, *divin boiteux*.

Jamais le haïbun n'avait atteint un tel degré d'incandescence poétique.

M.-N. H.



ROLAND HALBERT

LA SAISON QUI DANSE

ou
CARNET DE ZIGZAGS POUR

Toulouse-Lautrec



FRActio

La Saison qui danse ou Carnet de zigzags pour Toulouse-Lautrec,
Roland Halbert, éditions FRActio (2016), 95 pages, 25 €.